

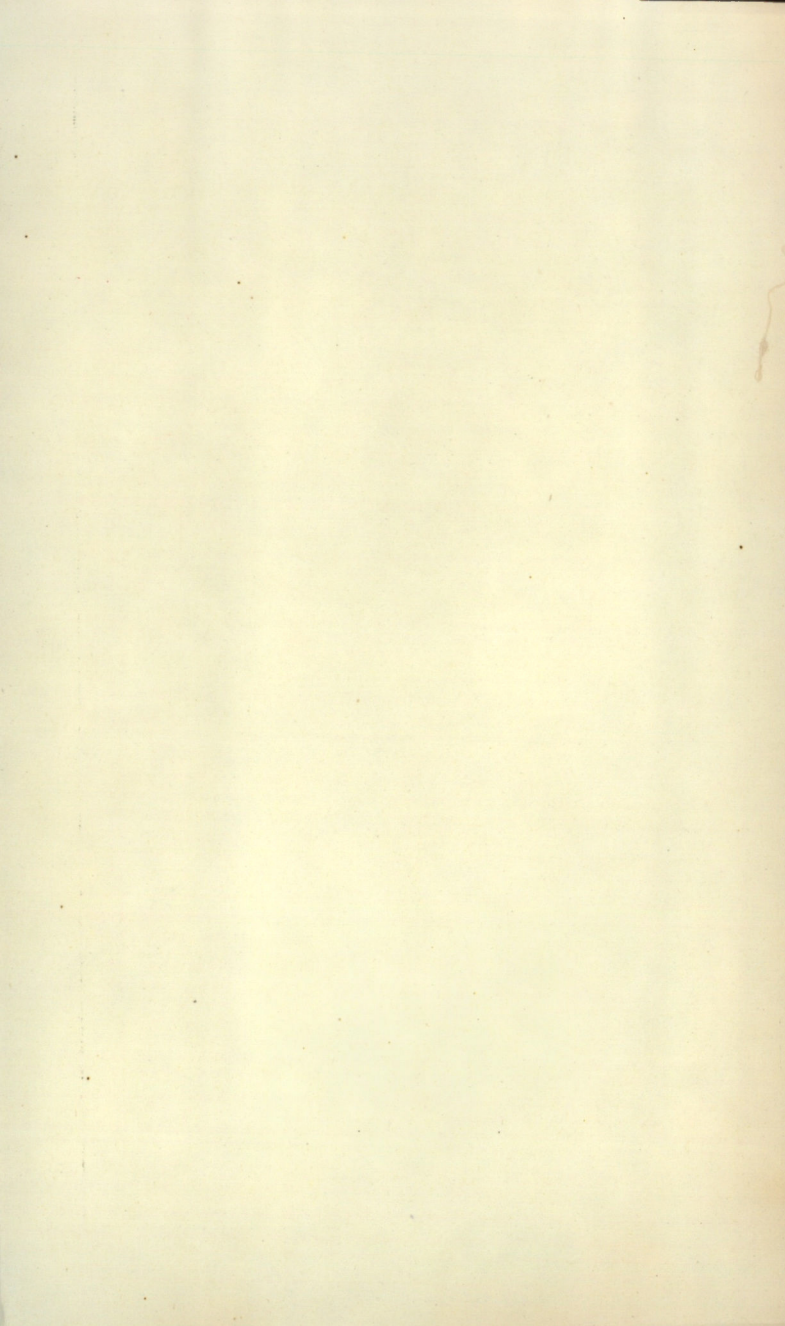
JACQUES BENS

LA PLUME ET L'ANGE

roman

nrf

GALLIMARD





**LA PLUMÉ
ET L'ANGE**

DU MÊME AUTEUR

nrf

CHANSON VÉCUE, poèmes, *collection Métamorphoses*.

VALENTIN, roman.

JACQUES BENS

LA PLUME ET L'ANGE

roman

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e
3^e édition

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

© 1959, *Librairie Gallimard.*

A BORIS VIAN

- Encore un qui parle des anges !
T'en as vu, toi, des séraphins ?
- Jobards, vous ne croyez qu'aux ailes,
Secouez vos plumeaux venteux.
La plume et l'ange, ça fait deux...

NORGE

I

Le ciel était pur au zénith, mais des nuages barraient l'horizon, que le soleil, pas assez incliné, ne parvenait pas à faire briller avec art.

Sur la terrasse de l'hôtel du Levant, où s'élevaient des massifs de lauriers-roses, Nils remuait dans sa niche. Il bâilla, s'étira en posant sur le gravier ses deux pattes de devant et sortit. C'était un chien de taille moyenne, ébouriffé de noir, ressemblant un peu aux briards. Mais cette ressemblance venait de la convergence aberrante d'une hérédité chargée : un pédi-griste diplômé eût perdu son anglais à tâcher d'établir la généalogie de Nils. Chaque jour, le chien descendait au village que surplombait l'hôtel du Levant, allant renifler, au coin de chaque pierre, la lourde senteur de l'océan qui venait mourir au pied des maisons.

Le village se pelotonnait entre le rivage et

les premières bosses de la terre dure. La jetée partait obliquement et protégeait quelques bateaux ramassés, nerveux et peints en bleu minéral (ce bleu dont on enduit patiemment, avant de jouer, l'extrémité des queues de billard), comme tous les bateaux de Bretagne. Un peu à l'écart, s'élevait le casino, aussi laid que tous les casinos du monde, qui ramassait chaque soir, pendant l'été, tous les villégiateurs des environs. Quelques hôtels, de modeste apparence, dépassaient en hauteur les maisons indigènes, jetant une note volontairement banale dans la pureté picturale du port.

A l'horizon, la barrière de nuages demeurait immobile. Le soleil, qui baissait insensiblement, paraissait vouloir l'illuminer, mais n'osait le faire avant l'heure légale.

Nils se mit à trotter le long des lacets nonchalants de la route qui conduisait au village. Devant lui, l'océan remonta peu à peu, jusqu'à dépasser, par illusion, la hauteur de ses yeux. Tout bascula et redevint normal parce que Nils était arrivé.

Il longea le port, le nez à terre, s'arrêtant une seconde pour renifler une croûte de pain ou un papier gras qui traînaient. Il atteignit le bout du quai et s'engagea, à droite, dans une petite rue qui grimpait vers l'église. Il fit le tour du modeste calvaire, ne regardant pas plus haut que son museau, avec cet air éternellement affairé qui tourmente les chiens qui

se promènent, même quand ils ne cherchent rien, même quand il n'y a rien à chercher.

Nils quitta la place de l'église et grimpa vers le haut du village. Un sentier abrupt permettait de rejoindre directement l'hôtel sans faire le tour par la route goudronnée. Il l'emprunta. Des buissons le bordaient qui s'accrochaient à sa toison. Nils sentit le fumet d'un escargot. Il fureta quelques secondes, puis le trouva qui grimpait le long d'un bloc de granit sombre. De la truffe, Nils le décolla et le fit tomber. L'escargot se recroquevilla sur lui-même, en bavant beaucoup. Le chien eut une moue de dégoût : un escargot, pouah ! Comment peut-on manger des horreurs pareilles ?

Il se retrouva sur la terrasse de l'hôtel. Sa course avait dégourdi ses membres. Il commençait à se faire vieux et n'avait plus la souplesse ni l'endurance de ses vingt mois. Il traversa tout le jardin et s'assit devant le portail de fer, grand ouvert sur la route.

Un bruit de moteur attira son attention. Au coin du virage supérieur, une quatre-chevaux apparut, bleu foncé. Nils regarda fixement. L'automobile semblait rouler toute seule : il n'y avait personne à l'intérieur. Le chien eut à peine le temps de s'en étonner. Un visage et des épaules venaient de se redresser, brusquement, derrière le volant, comme si le conducteur se fût baissé, pour ramasser quelque chose à ses pieds, puis relevé.

L'automobile ralentit et s'arrêta devant Nils. Un jeune homme en descendit, grand, plutôt mince, avec des yeux clairs. Le chien se mit à aboyer très fort. Le voyageur marqua une pause et sourit.

— Dis donc, remarqua-t-il, tu n'es guère poli. C'est comme ça que tu reçois tous les clients ?

Le chien, interdit, s'arrêta sur ses quatre pattes. Il secoua nerveusement sa tête.

— C'est mon métier, dit-il. Comment puis-je savoir que tu es un client et pas un mendiant ?

— Il passe beaucoup de mendiants en voiture, par ici ? demanda le jeune homme.

Il paraissait vexé. Le chien n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Je vais te montrer le chemin, dit-il. Comment t'appelles-tu ?

— Ariel. Et toi ?

— Les gens d'ici m'appellent Médor, répondit le chien. Mais mon vrai nom est Nils.

— Médor, c'est un nom bête, dit Ariel. Je t'appellerai Nils.

— Il vaut mieux pas, dit le chien. Le patron ne comprendrait pas. Et, quand il ne comprend pas, il cogne.

— Ce n'est pas très original, dit Ariel. Il cogne souvent ?

— Pas souvent, non. C'est un bon maître, comme on dit. Il me garde les os des poulets

et me caresse souvent quand il est de bonne humeur. Et puis, il ne sait pas toujours qu'il ne comprend pas. Il n'aime pas qu'on le lui rappelle.

— Compte sur moi, dit Ariel.

Ils avaient traversé la moitié du jardin et arrivaient à la porte de la maison, précédée par trois marches de pierre.

— Après toi, dit Nils poliment.

Ariel passa, en souriant toujours. Il attendit quelques secondes. Dans le hall de l'hôtel, se trouvaient, à droite un petit bureau encombré de papiers et de tampons; à gauche, sur une crédence, un vaste cache-pot vert et noir d'où émergeaient des feuilles de cannas. Sur les murs, quelques gouaches d'un artiste local représentaient des bateaux et des calvaires.

Une dame entra, boulotte et souriante.

— Bonjour, monsieur, dit-elle.

Son affirmation sentait l'interrogation. Ariel s'exécuta.

— J'ai retenu une chambre pour quinze jours, dit-il. Je m'appelle Ariel.

— Nous vous attendions, monsieur Ariel. Avez-vous fait un bon voyage ?

— Excellent.

Elle lui tendit une petite fiche blanche qu'il remplit soigneusement.

— Je suis en voiture, dit-il en rendant la fiche. Vous avez un garage ?

— Parfaitement, monsieur. Au fond du

jardin. Vous n'avez qu'à entrer, puis je vous conduirai jusqu'à votre chambre.

Ariel sortit dans le soleil. Nils avait disparu.

Il manœuvra la quatre-chevaux jusqu'au garage. Des branches de lauriers-roses griffèrent la carrosserie avec un bruit aigu. Le garage était vaste et presque vide. Ariel quitta la voiture, prit sa valise et revint vers l'entrée de l'hôtel. La dame était là.

— Je vais vous montrer votre chambre, monsieur. Si vous voulez bien me suivre.

Ariel, sa valise à la main, suivit. C'était au premier, par bonheur : cette ascension au ralenti lui coupait les jambes.

— Nous y voilà, dit-elle. C'est le sept.

Elle s'arrêta devant une porte peinte en gris. Sur le panneau supérieur, au milieu, un chiffre 7 en aluminium découpé brillait dans la pénombre.

Ariel entra et fut, tout de suite, séduit. La chambre était petite, mais claire. Sa fenêtre ouvrait sur la façade — donc sur la mer. Elle contenait un lit (la moindre des choses), une armoire à glace, une petite table, deux chaises et un fauteuil. Avec la meilleure volonté du monde, on n'aurait pu la meubler davantage, mais tout ceci suffisait largement à Ariel. A droite de la porte, en entrant, une fausse alcôve, fermée par un rideau de toile à voile bleu foncé, servait de cabinet de toilette.

Ariel posa sa valise sur la table.

— Il me semble, murmura-t-il, que tout ceci sera parfait.

— Je vous laisse, dit la dame. Vous avez peut-être besoin de faire un peu de toilette...

Elle sortit et tira la porte sur elle.

Ariel comprit l'allusion et s'examina dans la glace de l'armoire. Son visage était un peu las, en effet.

Il se déshabilla complètement et passa dans l'alcôve. Elle contenait un petit lavabo (à gauche, en entrant) et une douche (à droite, par conséquent). Ariel tourna les robinets, goûta l'eau du bout de ses doigts et pénétra sous le jet frais. Il s'étira longuement et soupira d'aise.

— Enfin, pensa-t-il en souriant. Enfin au calme. Pour quinze misérables jours.

Il savonna son corps lentement, se rinça copieusement et sortit du réduit, ruisselant et pestant contre lui-même :

— Jamais je ne penserai à prendre une serviette *avant*. Jamais. C'est une malédiction.

Ses mains mouillées fouillèrent dans la valise. Son torse était parcouru de frissons désagréables. Mais ces frissons sentaient les vacances et sa mauvaise humeur tomba. Il tira la serviette avec un geste victorieux, la brandit dans le soleil de la fenêtre ouverte et se frictionna vigoureusement.

Il se rhabilla, enfilant un chandail au lieu

de sa veste, et descendit rapidement l'escalier. La dame, devant sa caisse, faisait des écritures.

— Je vais vous faire visiter la maison, dit-elle en souriant.

Elle s'extirpa de son siège, trop haut pour elle. Une ombre passa sur la porte vitrée et un jeune homme entra.

— Mais voilà Monsieur Georges, dit-elle. Il le fera mieux que moi. Monsieur Georges, je vous présente Monsieur Ariel. Voulez-vous lui faire visiter la maison ? Vous me rendrez service. J'ai des tas de fiches à classer et...

— Mais très volontiers, madame, très volontiers.

Georges paraissait ravi de cette distraction imprévue et ne tenait pas à laisser la patronne s'embarrasser dans de fausses raisons.

— A droite, annonça-t-il, la salle à manger.

Il ouvrit la porte en grand.

— Entrez, je vous en prie.

— Pardon, dit Ariel.

Ils entrèrent, tous les deux. La salle à manger n'était pas grande. Une dizaine de tables seulement, avec des fleurs un peu partout.

— Très bien, dit Ariel, pour dire quelque chose.

— Aucun sujet d'admiration, dit Georges. Gardez vos exclamations pour tout à l'heure. Au-delà, le bar-salle-de-repos-et-de-jeux-fumoir, etc. Si vous êtes joueur, il y a un billard



JACQUES BENS

LA PLUME ET L'ANGE

L'histoire que raconte *La Plume et l'Ange* tient en quelques mots : Ariel est en vacances dans un petit port de Bretagne où le ciel, la terre et l'eau se mêlent sans cesse à la vie des choses et des gens.

Mais Ariel est un singulier personnage dont les gestes surprennent ceux qui le côtoient, sauf Nils, le chien, qui ne s'étonne de rien.

Il rencontre Juliette qui lui apparaît un instant comme la créature de rêve que chacun se construit en secret.

Mais, quand elle s'en va, le charme est à demi rompu déjà. Car, comme dit Norge, la plume et l'ange, ça fait deux.



On retrouvera, dans ce nouveau récit de Jacques Bens, les qualités de grâce, de profondeur et de poésie qui avaient fait de *Chanson vécue* et de *Valentin*, ses deux premiers ouvrages, une véritable révélation.

nrf